



JEAN MÉTELLUS

Malcolm X

[...] Écoute Malcolm, petit bourgeon de notre forêt
 L'être humain est un murmure orgueilleux
 Ses lois reposent sur notre carcasse et ses coutumes
 sont des prisons qui rouillent
 quand la frondaison de nos vœux
 formule le chant sacré du verbe
 Lève-toi pour nous honorer, nous, piliers de l'univers,
 nous citernes des assoiffés, nous, soleil des siècles
 Lève-toi, rocher grinçant de peur, rivage de pierres de
 méprise pour nous retrouver, nous, la nuque et la
 demeure des mondes, l'ombilic et les cendres des

sociétés, nous, le fleuve séminal et la géhenne
 des entreprises humaines
 Des lambis en sourdine se placent sur notre chemin
 Elijah salpêtre l'humeur des victimes
 Des phares étouffés irisent la nuit à notre approche
 Lève-toi Malcolm, et pars à la quête de ton acte de
 naissance, toi petit soleil d'Afrique
 Car déjà l'épouvante gerce le gosier des bourreaux.

Au pipirite chantant,
 Les Lettres Nouvelles.

deux écrivains béninois

Richard Dogbeh

Au commencement était la prose. La littérature béninoise d'expression française, née au début de ce siècle, a été très nettement dominée dans la première phase de son évolution (des débuts jusqu'en 1960) par les œuvres en prose : en 1930 paraît aux Éditions de la Dépêche Africaine « L'esclave » de Félix Couchoro, premier roman béninois ; en 1937 « Le Pacte de Sang au Dahomey », essai ethnologique de Paul Hazoume, est édité par l'Institut d'Ethnologie de Paris ; un an après, le même Paul Hazoume publie aux éditions Larose (Paris) « Doguicimi », roman historique et ethnographique. Suivront les autres romans de Félix Couchoro. La littérature créatrice (romans, contes, nouvelles) a occupé une place plutôt secondaire en cette époque, qui a été marquée surtout par des écrits polémiques (journaux d'opinion) et par des travaux scientifiques : études ethnologiques (par exemple, celles de Maximilien Quenum, de Julien Alapini), historiques (notons celles d'Adolphe Akindè, de Cyrille Aguessy, de Casimir Agbo, etc.), linguistiques, études sur l'art et la littérature traditionnels. La « question coloniale » était l'une des principales préoccupations des auteurs de cette époque, qui a pris fin avec l'accession de l'ex-colonie du Dahomey à l'indépendance nationale en 1960. En cette année charnière paraît le premier recueil de poèmes d'un auteur béninois. Depuis lors, la poésie béninoise d'expression française a été illustrée par de grands noms, parmi lesquels celui de Richard Dogbeh.

Richard Dogbeh n'est pas le premier béninois à avoir publié un recueil de poèmes ; mais la qualité de ses œuvres fait de lui le premier grand poète béninois. Originaire de la province du Mono, qui a donné à notre pays un autre poète – le poète et essayiste Toussaint Viderot –, Richard Dogbeh est né à Cotonou en 1932 de parents appartenant à l'ethnie Pédah. Il fait ses études d'abord à l'École Catholique Saint-Michel de Cotonou de 1940 à 1946, puis au collège moderne Victor Ballot de Porto-Novo, avant d'entrer à l'École Normale de Dabou (Côte d'Ivoire) où il se prépare au métier d'instituteur (1950-1953).

Après des études de psychologie à Dakar, Toulouse et Aix-Marseille (1945-1957), il revient au Bénin, où il est chargé

à la rentrée scolaire 1958 de l'orientation scolaire et professionnelle et des questions de psychopédagogie. Après un stage à Paris, puis à Nairobi et Kampala, il est successivement directeur du Cabinet du ministre de l'Éducation nationale, puis directeur de l'Institut pédagogique national de Porto-Novo, et chargé à Accra de la Section francophone de l'Encyclopédie africaine.

En 1957, il est nommé membre du Comité international de Documentation, des bibliothèques et des archives (Unesco).

Richard Dogbeh a également publié des ouvrages et des articles portant sur la littérature, la pédagogie et la psychologie (1).

le poète et ses sources d'inspiration

Richard Dogbeh est un partisan convaincu et un défenseur acharné de la liberté de l'art et de l'artiste. Aucun parti, aucune religion n'a le droit d'asservir l'artiste ; ce dernier doit rester au-dessus des partis, afin de pouvoir défendre librement partout et à tout moment la justice, la dignité et tous les droits inaliénables de l'homme. Aucun domaine ne doit être interdit à l'artiste, au poète en particulier, qui a le droit de chanter tout l'homme : ses joies, ses peines, ses défaites et ses espoirs ; il n'existe pas de sujet tabou pour le poète :

*« Je refuse la ruse des astucieux de la culture
Ma passion est de tout dire de l'homme tout court
ses maladies, ses défaites et ses espoirs
La sève monte de toutes parts elle fuit du terreau
enivre la tête décidée aux mille conquêtes
Je ne réduirai pas mon art aux chants déprimants des désespérés
J'écoute les litanies de tous les fidèles du monde
J'aime aussi les plaintes de tous les amoureux du monde. »*

(Poème « Salut Lagos » in Cap Liberté.)

(1) Richard Dogbeh, article par R. Cornevin in Dictionnaire biobibliographique du Dahomey, tome I, 1969.

L'art, écrit-il dans son **Voyage au pays de Lénine**, doit servir à transformer le monde. Mais l'art ne saurait être limité au monde réel actuel. L'artiste doit avoir le droit de rêver, de dépasser la réalité existante pour préparer l'avenir, un avenir fait de justice, de paix, de liberté, d'amour, de solidarité (2).

Richard Dogbeh puise son inspiration dans les domaines les plus divers, dans sa vie intime comme dans la vie potilique nationale et internationale. Mais aussi dans la littérature orale traditionnelle. Dans **Voyage au pays de Lénine**, il écrit : « Je m'intéresse au folklore de mon pays... Certains déracinés ont honte de leur folklore. Pour eux, ce mot désigne aujourd'hui une pacotille culturelle qu'il faut détruire. C'est nous détruire nous-mêmes » (3). Fidèle à la terre des ancêtres, il n'hésite pas à emprunter le sujet de ses poèmes au fonds de sagesse populaire béninois. Le poème « Complaintes étouffées » (in **Les Eaux du Mono**) n'est qu'une suite de « variations » sur des chansons populaires Mina. A la littérature orale Mina, il a emprunté aussi le thème du poème « Départ » : pour maintenir sa vitalité, l'Afrique doit s'ouvrir à tous les vents, rajeunir sa sève avec celles empruntées aux autres continents, s'abreuver à la source des autres civilisations. Le développement des pays africains exige que les Africains aillent à l'école des Blancs, qu'ils aillent, si cela est nécessaire, dans le pays des Blancs. Mais ce départ ne doit pas signifier une rupture totale avec l'Afrique ; une fois munis des connaissances scientifiques et techniques indispensables au développement économique, ils doivent retourner chez eux pour mettre leurs connaissances au service de leur pays :

*« Si l'on me demandait un jour
Dites que je vais au pays des Blancs apprendre
à mon tour
Leur manière de vaincre la vie.
Si l'on me demandait un jour
Dites que j'ai laissé mon amour en pleurs
Pour aller au pays des Blancs apprendre à mon
tour à capter la vérité
.....
Si l'on me demandait un jour
Dites, amis, que je suis près du retour. »*
(Poème « Départ » in **Les Eaux du Mono**.)

Le cas extrême des emprunts à la littérature orale traditionnelle est le poème « Variations sur un proverbe mina », qui est la traduction très littérale d'un proverbe mina :

*« Beaucoup parole pas parole
Parler you you
Comme pluie qui tombe
Pas vraiment parler
L'homme qui parle vérité
Parle peu
L'homme qui parle parole vérité
Parle parole claire
Ainsi parle, sage de mon pays
Sage de science et de silence
Beaucoup parler pas parole
L'homme qui dit vrai parle peu. »*
(In **Les Eaux du Mono**.)

(2) Voyage au pays de Lénine, page 36.

(3) Ibid., page 66.

le lyrisme

Le poète Dogbeh est une âme délicate, sensible à l'amour, aux joies et aux peines, sensible au charme de la nature et à toutes formes de beauté. Une âme aimante, mais prompte à haïr les malfaiteurs, les assassins, prompte à se révolter quand il est porté atteinte à la dignité humaine. Nous sentons la révolte sourdre en lui quand il développe le thème de la mort des enfants dans le poème « A Noël C. » (4). Pourquoi faut-il en effet que des enfants meurent ? Pourquoi faut-il que des parents soient brutalement privés d'un bébé qu'ils ont ardemment désiré et qu'ils aiment, qu'ils ont dû peut-être attendre bien longtemps ? N'est-ce pas cruel, inhumain, révoltant ? Mais contre qui se révolter ? Contre Dieu, en qui le poète croit ? Contre la Nature ? Ou contre les hommes ? Face au phénomène de la mort, de la mort des enfants en particulier, le poète est envahi par le sentiment de l'absurde. Qu'il feigne de rédiger son testament, ou qu'il s'arme d'humour macabre pour dissimuler son émoi, la mort inspire au poète un vif sentiment d'horreur. Surtout dans les heures tristes où il se souvient de son père défunt, comme c'est le cas dans le poème « Kua do lo » (5).

Le poète exhale bruyamment sa révolte quand il évoque l'assassinat de Daniel Dossou (*) dans les poèmes du « Cycle d'Oman » (in **Rives Mortelles**), comme dans le poème « Ballade macabre pour Daniel » (in **Cap Liberté**). Avec le peuple révolté, il exige que justice soit faite ; avec le peuple révolté, il flétrit le crime et maudit les assassins ; ici lyrisme personnel et lyrisme collectif sont intimement mêlés :

*« Justice pour Dossou Daniel Justice Justice
L'assassin de Dossou Daniel sera puni
Palpitant d'appétit collectif de dignité et
d'amour
Le peuple ce matin déborde les rues invoque
les nues
Agitant feuilles de palmier et proclamant sa
force
Il demande que justice soit faite pour son fils
Que Justice soit faite pour tous les humiliés
Que Justice soit faite pour tous les salariés
Que Justice soit faite pour tous les détenus
Que Justice soit faite pour les fils d'Allada tra-
qués. »*

(« Cycle d'Oman » in **Rives Mortelles**.)

La foi est l'une des sources du lyrisme dans l'œuvre de Dogbeh, qui croit en Dieu. En dépit de sa foi, il arrive des moments où le poète se demande si Dieu, qu'on dit infiniment bon, n'abandonne pas parfois les malfaiteurs : c'est dans ses moments de lassitude et de tristesse que l'envahit le sentiment de dérélition. Au thème de la dérélition sont liés ceux du spleen et de la solitude :

(*) Ce poème est né d'un fait divers : L'assassinat d'un fonctionnaire muté dans le cadre de son service dans une autre ville, vers la frontière Bénin, Nigeria. Ces faits ne sont pas très courants dans notre pays, malgré l'existence à l'époque de quelques relents de régionalisme. (N.D.L.R.)

(4) In **Rives Mortelles**.

(5) In **Les eaux du Mono**.

*« Je reste dans ma nuit Seigneur
Les étoiles ne sont pas à moi dans ton ciel
La lune n'est pas mienne au-dessus des collines
A moi les fantômes et les ténèbres
A moi les cadavres et les pleurs
Chaque année qui vient enfonce
Dans ma chair le glaive des jaloux. »*

(« Spleen » in Rives Mortelles.)

L'amour est l'une des principales sources du lyrisme dans les **Eaux du Mono**. Car le poète est amoureux ; il aime ou, plutôt, il a aimé plusieurs femmes : Assabia, Ayélé qu'il appelle affectueusement « ma Liane » parce qu'elle est élan- cée, et peut-être aussi Irène « aux doigts de fée », Rose, Françoise, Anoko et toutes les filles dont il se souvient dans le poème « Vous évoquerai-je ? » (6). Le désir le plus ardent de l'amoureux, c'est d'être toujours à côté de son amour. Dès qu'il s'en trouve séparé, il ne se sent plus vivre pleinement, le monde lui paraît vide ; aussi est-il prêt à affronter toutes les intempéries, tous les dangers pour s'en rapprocher. Il n'en a jamais assez de contempler ses char- mes, qu'il voudrait inaltérables ; il est prêt à tout pour dé- fendre sa beauté contre les ravages du temps et des mala- dies, contre tout :

*« Je combattrai les volcans
Je combattrai les forêts
Je combattrai les torrents
qui nous séparent
Je vous en conjure, ô dieux de mes aïeux
Je vous en conjure, ô morts, par vos charmes
Ne laissez pas flétrir ma vierge des îles
Je vous en supplie, épargnez-nous...
Fille bénie, mon amie
Est-il vrai que ta face pourrira loin de moi
Est-il vrai que ta bouche éclatera de gerçures
Est-il vrai que ton cou de palme durcira
Est-il vrai que mourra ta voix d'ironie...
Sans dynamite, je combattrai les forêts
Sans oraison, je combattrai les morts
Sans vaisseau, je combattrai l'espace
Seul contre l'infini, je combattrai ma vie
Pour toi, fille bénie de mon île. »*

(Poème « Éloignement » in Les Eaux du Mono.)

Grâce à l'amour, l'amoureux vit dans l'être aimé ; même quand il est géographiquement très loin de lui, il se sent spirituellement très près de lui. Il veut lutter avec lui pour triompher avec lui, car avec lui il se sent plus fort.

Pour sa mère, le poète éprouve un très grand amour et une profonde reconnaissance : reconnaissance pour les sacrifi- ces inquantifiables qu'elle a acceptés pour son bonheur et celui de ses frères et sœurs. Il admire sa grâce et son habi- leté.

Dans maints poèmes, le poète décrit les multiples attrait- s de la nature, qui est pour lui une source de vifs plaisirs. Il est fasciné par les « miroirs » des cours d'eau, et par la poé-

sie de la mer et des plages. Quand il décrit les différents éléments de la nature, ce n'est pas seulement pour peindre des tableaux mais aussi et surtout pour exprimer les senti- ments qu'ils lui inspirent : une nuit sans étoiles le rend triste ; quand le ciel est privé d'étoiles, la nature est en deuil comme le poète. La nature est parfois personnifiée : ainsi le soleil fait la moue tel un enfant privé de jouets. Le petit pa- pillon que le poète voit un certain matin voler et virevolter sur le toit de sa maison est si mignon qu'il le voudrait pour son compagnon ; tant il l'aime (7).

Richard Dogbeh face aux problèmes politiques de son temps

Les questions politiques nationales et internationales, les événements marquants de la vie politique béninoise occu- pent une place considérable dans l'œuvre poétique de Ri- chard Dogbeh, en particulier dans son troisième recueil de poèmes, **Cap Liberté**. Il n'est pas un seul poème de **Cap Liberté** qui n'aborde directement ou n'évoque, ne serait- ce que de façon allusive, un problème politique important : indépendance nationale, construction nationale, libertés politiques, inégalités sociales, révolution, unité africaine, renaissance des cultures négro-africaines, problème de la faim en Afrique et dans le monde, etc. Dans les poèmes du « Cycle d'Oman », par exemple, il déroule le film des soulè- vements populaires d'Octobre 1963, qui ont entraîné la chute du gouvernement Maga le 28 octobre 1963 :

*« Le peuple est descendu dans la rue
Ce matin dimanche vingt octobre jour du Sei-
gneur
Brandissant des rameaux de palmier
Et criant justice pour un frère assassiné
O vous nos élus n'abusez du pouvoir
Nous vous l'avons confié nous ne sommes
pas fous*

*.....
Du fond d'un noble quartier de Porto-Novo qui
s'appelle
d'un nom vibrant à tous les échos Lokossa Lo-
kossa sous l'arbre fétiche
où s'entremêlent mille ombres le jour, où meu-
rent mille poussins
la nuit a surgi la révolution. La révolution des
pauvres et des
pacifiques rugit son dégoût des bords de
l'Ouémé à l'Atakora
O fils du Dahomey m'entendez-vous Lavez-
vous
Grouillez Criez fort*

(Rives Mortelles).

(6) In Cap Liberté.

(7) Cf. Poème « Un papillon », in Les eaux du Mono.

Le poète revient sur les événements tragiques d'Octobre 1963 dans le dernier poème de **Cap Liberté** non plus pour décrire le déferlement du peuple révolté dans les rues à Porto-Novo et à Cotonou, mais pour reconstituer par l'imaginaire et sur le mode lyrique l'origine de la « révolution » d'Octobre 1963. Une étude comparée des contenus respectifs des trois recueils de poèmes de Dogbeh nous mène à la conclusion que l'importance des questions politiques dans son œuvre croît avec le temps. Signe qu'il prend, chaque jour, plus gravement conscience de ses responsabilités d'intellectuel et de ses fonctions sociales en tant qu'écrivain.

Abordant les problèmes politiques et sociaux, Dogbeh ne se contente pas de relater les événements ni de nous informer des décisions prises par les responsables politiques à l'échelon national et international. Il nous fait part de ses convictions profondes, de ses sentiments : il prend parti. Les sentiments de Dogbeh vis-à-vis de sa patrie, tels qu'il les exprime dans ses poèmes, sont ceux d'un vrai patriote conscient de ses devoirs et prêt à les assumer : fierté nationale, fidélité à la patrie. Si cette dernière a connu depuis son accession à l'indépendance des heures graves et tristes, des événements tragiques qui lui ont fait mériter le sobriquet « d'enfant malade de l'Afrique », et amené certains à douter de sa survie en tant que nation libre, notre pays peut s'enorgueillir à juste titre d'un passé glorieux. De ce passé, Richard Dogbeh est fier. C'est non sans orgueil qu'il rapproche la brillante civilisation du Danhomê et celle d'Ifè (au Nigéria). C'est non sans orgueil qu'il évoque les exploits des « amazones aux mollets de fer », le geste du roi Gbèhanzin, roi du Danhomê, « roi des perles » et « requin invisible devant l'ennemi » – geste exalté par Jean Pliya dans son drame historique, **Kondo le Requin** –, et l'épopée de Doguicimi, héroïne du célèbre roman de Paul Hazoume (8). Fier des exploits glorieux de ses ancêtres, le poète a foi en l'avenir de sa patrie. Il est convaincu que cet avenir sera radieux. Mais pour que cette conviction intime devienne une réalité tangible, tous les citoyens doivent participer de toutes leurs forces, dans l'amitié et l'unité, à l'œuvre de construction nationale :

*« Voici l'heure de la réparation mes frères
Ne durcissez pas vos cœurs après la révolte la paix
Construisons pierre par pierre par nos mains unies
La nouvelle cité du Bénin au Borgou pour nos fils
et nos vieux jours. »*

(« Cycle d'Oman » in Rives Mortelles.)

Dogbeh exprime dans maints poèmes, même dans ceux composés aux heures graves et tristes de la patrie, l'espoir que cette dernière se relèvera nécessairement de ses misères et de la servitude, et resplendira à nouveau. Mais l'œuvre de construction nationale sera ardue.

*« J'ai lu dans le ciel de nos villes
Que l'avenir sera beau
Sur nos routes difficiles » (9).*

(« Te rappelleras-tu » in Cap Liberté.)

(8) Paul Hazoume, Doguicimi, éditions Larose, Paris, 1937.

(9) Souligné par nous, A.H.

Patriote, Dogbeh chante sa fidélité et son dévouement inconditionnels à la Patrie : aimer sa patrie, c'est veiller sur elle jour et nuit, c'est la défendre contre les forces du mal, contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, contre les politiciens démagogues obsédés du pouvoir, prêts à trahir la patrie pour sauvegarder leurs intérêts particuliers, contre les tyrans cruels, menteurs et détourneurs de deniers publics. Partisan de la démocratie et défenseur de la liberté, le poète condamne la démagogie, la tyrannie. Il est convaincu que le peuple ne supporte pas indéfiniment le joug de la tyrannie ; un jour vient où sa révolte longtemps contenue explose ; alors il réclame sa liberté ; c'est bien ce qu'ont démontré les soulèvements populaires d'Octobre 1963 :

*« Les racines du peuple sont bien ici dans le sol
Et le peuple peut croître haut dans le ciel
Et le peuple déploie ses bras envahissants
Et le peuple lance ses cris à tout vent
Nous avons trop courbé nos fronts dans la misère
Nous avons trop contemplé vos pieds de Maître
Nous avons trop subi votre science
Laissez-nous trouver une nouvelle clé du monde*

*.....
Attention héros du cirque il est des moments
où le fauve abêti
se raidit et bondit sur le maître le déchire et pétrit
ses yeux dans la bête la rage
Et tout le cirque lancé les cages tordues la
gent animale libérée
reprend ses droits de hurler rugir et manger à sa faim
boire à la fulgurance des sources
étouffer sa proie au fond des forêts non classées
Assez d'exercices au gré des tyrans
Assez d'obéissance aux dix commandements
Assez de mourir de la haine des autres. »*

(« Cycle d'Oman » in Rives Mortelles.)

Le peuple ne doit jamais accepter d'être gouverné par des tyrans. Chaque fois que le cas se présente, il a le droit et le devoir de se soulever pour reconquérir sa liberté et sa dignité bafouées. Tout citoyen doit participer à la lutte de libération nationale, à la lutte contre la faim, contre les maladies. Outre la tyrannie, le poète condamne les abus de pouvoir, les assassinats politiques, les détournements de deniers publics, la trahison, l'individualisme et la loi de la jungle. A plusieurs reprises, il insiste sur la nécessité de l'unité nationale. Défenseur acharné de la justice et de l'égalité, il réclame le pain, le savoir, le respect pour tous les hommes, quelle que soit leur couleur :

*« Gens qui mangez tous les soirs à plein ventre
qui jetez aux chiens les miettes et les os
O vous riches dont les réserves pourrissent
Ayez pitié des affamés et des mourants*

*.....
Ayez pitié de ceux qui désirent grandir et ne le peuvent pas*

*Car la faim c'est tout cela
La faim du corps quand la chair craquelle
La faim du corps, celle des corps décharnés
.....
La faim, oui, l'humiliation
La faim, oui, la faim de l'âme
La faim, oui, la faim de la dignité.
.....
La faim de ceux qui dans les ténèbres
la haine et la calomnie renaissent
.....
Rois, Princes, hommes repus
Ayez pitié de tous ceux-là qui n'en peuvent plus
Ayez pitié de tous les affamés. »*
(« Pitié pour les affamés » in Rives Mortelles.)

Fier d'être béninois, Richard Dogbeh est aussi fier d'être Africain, d'être noir. Il est convaincu que l'Afrique peut et doit contribuer au progrès de l'esprit humain. Car, comme l'a écrit Aimé Césaire dans le **Cahier d'un retour au pays natal**, il n'est pas vrai que l'œuvre de l'humanité soit terminée et que les Noirs soient de simples « consommateurs de civilisation » :

*« Un poète avait dit
L'œuvre de l'homme n'est point finie
Le nègre a son mot à dire
Et le nègre surgit d'une grotte oubliée et luit au
soleil sa peau détaillée
L'homme recrée l'univers jamais fini ô mon
Dieu
Le nègre apporte sa sueur et son sang. »*
(« Pour Addis-Abéba » in Rives Mortelles.)

L'Afrique est présente au monde non seulement par ses richesses immenses, mais aussi et surtout par ses civilisations, combien anciennes. Partisan de l'unité africaine, en laquelle il espère ardemment, le poète invite tous les Africains à s'unir pour bâtir la nation africaine.

*« Ho ho Afrique terre de fidélité
Mes dieux t'épargneront la malice des filles d'Ève
.....
Afrique de tenacité arachnéennes
Afrique des abîmes
malgré le déracinement de tes fils
.....
Aujourd'hui sous ton ciel se crée
la plus grande œuvre des temps modernes
la naissance d'un nouveau monde nouveau
sous les flancs de l'Ancien
l'éruption soudaine d'un volcan éteint
.....
Nous sommes le peuple de l'unité
le phare de l'avenir
Extravagance ne nous agrée
La vérité est notre loi
La confiance notre force
Et nous avançons sans fracas
dans la voie qui est la nôtre
pour le bonheur de nos fils
et le renouveau du monde. »*

(« Salut Lagos » in Cap Liberté.)

Cette œuvre, une des plus grandes des temps modernes, et qui fait l'orgueil du poète, c'est l'Organisation de l'unité africaine (O.U.A.). Dogbeh a écrit ce poème pendant qu'il participait aux travaux de la Commission de la Culture et de l'Éducation de l'O.U.A. en janvier 1965 à Lagos. Participer dans l'unité et la solidarité à la construction de la nation africaine, c'est être fidèle à la terre de nos ancêtres, c'est contribuer au bonheur des générations futures :

<i>« Afrique, Nous allons te construire Sur le roc des aïeux Qui de leurs mains Avec passion Nous ont légué L'inaltérable héritage De la vie</i>	<i>L'espoir d'un ciel assuré Par nos mains exaltées Nos cœurs inquiets Notre esprit disponible Nous construirons la Nation Aujourd'hui pour nos fils Et pour les temps à venir Pour les fils de nos fils. »</i>
--	---

(« La Nation » in Cap Liberté.)

Somme toute, l'œuvre de Dogbeh offre à qui sait la lire plus d'une leçon de civisme et de patriotisme. Mais ce serait l'amputer de l'une de ses dimensions essentielles que de n'y voir qu'une somme de renseignements et d'enseignements politiques ; car si son intérêt didactique est indéniable, elle ne s'impose pas moins au lecteur par sa valeur purement littéraire, artistique.

Dogbeh chante l'amitié entre les hommes et les peuples, la fraternité, la coexistence pacifique, la solidarité internationale. Il condamne la guerre pour les dégâts matériels et les ravages moraux qu'elle cause : la famine, l'angoisse, le désespoir ; la guerre annihile les sentiments les plus nobles (10).

(10) Cf. Poème « La Guerre », in Les eaux du Mono.

Ouvrages :

- Voix d'Afrique, échos du monde, *anthologie d'auteurs africains pour les cours moyens (en collaboration)*, éditions Istra, 1962, Paris.
- Les Eaux du Mono (poèmes), éditions Lec-Vire, Vire, Calvados, 1963.
- Rives Mortelles (poèmes), éditions Silva Porto-Novo, 1964.
- Voyage au pays de Lénine, 1967, éditions CLE, B.P. 4048 Yaoundé (Cameroun).
- Cap Liberté (poèmes), éditions CLE, Yaoundé, 1969.

Œuvres publiées dans les journaux et revues :

- « Problèmes Culturels du Dahomey » in revue Le Dahomey, 1959.
- « Les trois princesses et les trois brigands » (conte), lauréat du Centre I.F.A.N. du Dahomey, 1948 (concours du meilleur conte africain, édition revue in Bingo, n° 110, 1962).
- « La négritude en question » in La Vie Africaine, n° 14, mai 1961.
- Commentaire sur Danhomè, drame en 3 actes de Maurice Mélé, in journal Aube Nouvelle du 18 septembre 1965.
- « Renouveau poétique au Dahomey », in Wologuèdè, 1964.
- « Toussaint Viderot, écrivain dahoméen », in Aube Nouvelle, 1965.
- « Commentaire sur Kondo Le Requin, drame historique par Jean Pliya, in Aube Nouvelle, 1966.
- « Panorama de la poésie négro-africaine », conférence, mars 1966, résumé in Bulletin de la Commission nationale dahoméenne pour l'Unesco, 1967.
- « Une mère et ses trois fils », conte in Bingo, 1966.
- « Prière du vieil homme », poème in Bulletin de la Commission nationale dahoméenne pour l'Unesco, 1966.
- Réflexions sur Vents du Lac, recueil de poèmes par Eustache Prudencio, in Aube Nouvelle, février 1968 (1).



Jean Pliya

En 1971, Jean Pliya (1) a publié aux Éditions Clé de Yaoundé (Cameroun) son premier recueil de nouvelles, intitulé **L'arbre fétiche**, recueil dans lequel sont rassemblées ses quatre premières nouvelles.

(1) Le nouvelliste et dramaturge béninois Jean Pliya, actuellement vice-recteur de l'Université nationale du Bénin, est né le 21 juillet 1931 à Djougou, au Bénin. Sa carrière littéraire débuta en 1963 avec la nouvelle « **L'arbre fétiche** », qui obtint le premier Prix ex aequo au Concours de la Nouvelle Africaine organisé par la revue *Preuves*, et qui fut d'abord publiée dans cette revue (n° 159 de mai 1964).

Depuis lors, Jean Pliya a publié plusieurs autres nouvelles, qui sont, dans l'ordre :

- « L'homme qui avait tout donné » (in revue *Afrique*, n° 64, février 1967).
- « La voiture rouge » (in *L'Afrique Littéraire et Artistique*, n° 6, août 1969).
- « Le gardien de nuit » (in *Présence africaine*, n° 75, 1970).
- « Le rendez-vous », nouvelle primée à la Foire de Cotonou 1970, et publiée dans la revue *Présence africaine*, n° 81 du premier trimestre 1972.
- « Le chimpanzé amoureux » (in *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 21 de février 1972).

En 1966, sa première pièce de théâtre, *Kondo Le Requin*, drame historique en trois actes, fut publiée par les soins de la Librairie Notre-Dame de Cotonou, et obtint, en 1968, le deuxième Prix au Concours Radiophonique organisé par l'Office de Coopération Radiophonique (Ortf).

En 1970, parut sa deuxième œuvre dramatique, *La Secrétaire particulière*, comédie satirique.

Les nouvelles de ce recueil ne sont pas des œuvres de pure fiction. L'action se déroule dans un cadre géographique réel, celui du Bénin ; et il est possible de déterminer assez exactement, à partir des renseignements contenus dans chaque nouvelle, à quelle étape de l'évolution de la société béninoise se situe l'action à l'intérieur de la nouvelle. Les personnages – sauf rares exceptions, dont le Blanc de « La voiture rouge » et la pharmacienne de « L'homme qui avait tout donné » – sont des Béninois ; leurs gestes et paroles, leurs réactions sont ceux d'authentiques Béninois. C'est donc une certaine image de la société béninoise que Jean Pliya nous offre dans son recueil. Une analyse nous permettra de caractériser cette image et de déterminer le degré de réalisme de l'œuvre. Le livre comporte quatre nouvelles : **L'arbre fétiche**, **La voiture rouge**, **L'homme qui avait tout donné**, **Le gardien de nuit**.

L'arbre fétiche

« L'arbre fétiche », la première nouvelle, narre la fin tragique et soudaine de Dossou, bûcheron aboméen, qui a commis l'imprudence grave d'abattre en plein jour un iroko sacré adoré par la population, lequel iroko l'a entraîné dans sa chute. Le combat sans merci qui oppose le bûcheron à l'arbre fétiche est, au-delà des deux protagonistes visibles, une lutte entre les forces du Progrès et les forces rétrogrades du Passé, une lutte entre la liberté et la servitude, entre la lumière et les ténèbres. De cette lutte, ce sont les forces du mal qui sortent victorieuses.

La nouvelle constate et confirme la supériorité des puissances occultes sur la science. Les Béninois de cette nouvelle, sauf M. Lanta et, dans une moindre mesure, Dossou, ne sont pas des hommes libres ; ils vivent continuellement dans un état de « phobie », parce que sur eux pèse la menace constante de la mort, la mort dont les sorciers peuvent à tout moment frapper quiconque ne s'est pas immunisé contre l'action funeste des forces occultes. Toute lutte de libération nationale doit viser à libérer le peuple de la peur de la sorcellerie, qui constitue encore en 1977 un puissant frein au progrès social.

C'est donc une société psychologiquement très malade que nous montre Jean Pliya dans cette nouvelle, une société atteinte de l'une des maladies les plus pernicieuses qui soient : la peur de la sorcellerie, la peur des dieux et des esprits maléfiques. Une société culturellement divisée : en effet M. Lanta, dont le modernisme et le scientisme outrés sont, pour nous, synonymes de cécité volontaire, pense, à tort du reste, que la croyance aux esprits, aux forces occultes est incompatible avec la nécessité de bâtir une nation nègre moderne et civilisée. Mèhou, au contraire, croit fermement aux dieux ancestraux, à la puissance des sorciers dont l'emprise sur notre société est, en vérité, très forte, comme l'atteste la mort de Cicavi dans la quatrième nouvelle, « **Le gardien de nuit** ».

En même temps qu'il laisse entrevoir, sans l'expliquer, le caractère mystérieux et insondable de l'univers culturel béninois, le nouvelliste met l'accent sur la méchanceté foncière de l'homme ; cette nouvelle semble donner raison à ceux qui pensent que « l'homme est un loup pour l'homme », au Bénin comme partout ailleurs. A travers Ayélé, les sorciers donnent ici la mesure de leur puissance et de leur cruauté. Après cette démonstration aussi terrible que convaincante, même l'esprit le plus rationnaliste ne peut plus raisonnablement douter que la sorcellerie soit une réalité vivante de la société béninoise, qui nous apparaît ici comme la véritable jungle qu'elle est en réalité.

la voiture rouge

En dépit de son caractère « puéril », la deuxième nouvelle, « La voiture rouge », attire gravement l'attention sur les inégalités de la société béninoise, sur le profond fossé qui sépare les riches des pauvres : d'un côté du fossé, un monde d'indigence où vivent des individus mal logés, mal habillés, mal nourris, en un mot des « meurt-de-faim » ployant péniblement sous le poids de leur misère quotidienne ; de l'autre, un monde d'abondance où évoluent des gens nantis, repus, éclatants de santé, heureux.

La société béninoise, vue à travers cette nouvelle, est en effet une société de classe : au sommet de l'échelle trônent les « bourgeois », les gens aisés, tel le « Monsieur à la Chambord » ; au bas de l'échelle crouissent les déshérités, comme Mensavi et ses parents ; entre ces deux classes extrêmes s'étagent divers groupes sociaux, dont les membres fréquentent plus ou moins souvent le magasin « Monoprix », qui a ici valeur de symbole. Comme dans toute société humaine, les classes aisées tiennent à tout prix à sauvegarder et pérenniser leurs privilèges. Leur égoïsme et leur morgue se traduisent ici par l'expulsion brutale de Mensavi de « Monoprix », et par le geste cruel du Blanc qui

lance son chien sur les petits joueurs de « Caletta ». L'égoïsme des nantis et l'influence de la religion approfondissent chaque jour un peu plus le fossé qui sépare riches et pauvres.

L'homme qui avait tout donné

Dans la troisième nouvelle, « L'homme qui avait tout donné », ces deux classes sont représentées respectivement par l'ingénieur et Fiogbé. Entre ces deux personnages le dialogue est presque impossible, car tout les sépare, et les oppose même. Tout, c'est-à-dire :

- leurs positions respectives dans la hiérarchie sociale ;
- l'ignorance de l'un et le savoir de l'autre ;
- la pauvreté de l'un et la richesse de l'autre ;
- leurs conceptions respectives du monde ;
- et une certaine mentalité entretenue par des esprits malveillants, qui présente l'intellectuel comme l'exploiteur, le bourreau des masses paysannes.

Il faut pourtant qu'un dialogue franc s'instaure entre ces deux classes, que les intellectuels se débarrassent de leur égoïsme et aident les paysans et les autres couches déshéritées à sortir de leur misère. Sinon, un jour viendra où, n'en pouvant plus, tous les déshérités se soulèveront et réclameront, les armes à la main, leur part des richesses de leur pays. Ainsi donc, les inégalités sociales constituent la dynamite qui risque, à la longue, de désintégrer la société béninoise ; elles sont un autre plaie de cette société. A travers ces deux nouvelles, « La voiture rouge » et « L'homme qui avait tout donné », c'est encore une société malade qui nous est présentée, une société injuste, en « équilibre très instable ».

conclusion

Au total, Jean Pliya a choisi de montrer d'une part les fléaux qui minent la société béninoise et freinent son développement, à savoir la misère sous son double aspect matériel et moral (la maladie, la faim, l'ignorance, etc.), l'usage néfaste des forces occultes dont la sorcellerie est sans doute la plus terrible, d'autre part, les germes de tensions et de conflits sociaux que sont les inégalités sociales et l'égoïsme des riches.

Le nouvelliste a choisi d'exposer les problèmes qui se posent à la société béninoise, et dont le sous-développement économique et intellectuel n'est pas le moins préoccupant. L'image qu'il nous présente de la société béninoise est une image volontairement horrible parce qu'il a choisi d'ignorer les valeurs positives de cette société. Cette vision partielle et partielle, et pourtant réaliste, est troublante et problématique : elle vise à remettre en cause les bases mêmes de la société béninoise. Car Jean Pliya a fait sienne l'opinion de Braque (1) selon laquelle « l'art est fait pour troubler ». Son œuvre se veut non seulement un reflet, mais aussi une critique de la société béninoise.

Adrien HUANNOU

Assistant de Lettres
Unité nationale du Bénin
Cotonou.

(1) Braque : peintre français (1882-1963).